le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro double contient des textes inédits d'auteurs qui ont reçu le Prix Atelier d'écriture Studer/Ganz; un exemplaire coûte 10.-CHF

Prix Atelier d'écriture
Studer/Ganz
2015

A l’atelier

par Antoine JACCOUD

Un qui écrit dans sa chambre,
ou celle qu’il prend pour sienne.
Il s’est même mis à fumer.
Il se fera étriller par l’aubergiste à la
fin du séjour.
Une qui écrit en pleurant.
Ce matin, on lui a dit
«*c’est de la merde ton texte*».
Enfin, c’est pas ce qu’on lui a dit,
c’est ce qu’elle a entendu,
alors elle se sent nulle, et bête et con, ses vieux
complexes, comme on appelait ça autrefois, remontent et
coulent dessus ses joues.
Un qui écrit en mangeant et mange
en écrivant.
Il a cette nuit déjà rempli des pages
et des pages,
alors il a loupé le petit-déjeûner
et la pause-café, il a les yeux qui
brillent et une haleine de
chameau.
Une qui n’écrit pas.
Cela va venir, elle se dit,
mais ça ne vient pas,
c’est comme une constipation. Elle pousse, elle pousse du
cul et du
reste, mais ça ne vient pas.
Un qui lit au lieu d’écrire.
On lui a dit que les écrivains lisaient,
que pour écrire il fallait lire,
et il l’a cru.
Un qui a envie de se masturber avant d’écrire
alors il commence, il met la main dans son
pantalon et commence à s’astiquer,
mais il a honte bientôt, alors
il arrête et il se remet à écrire de
cette même main qui cerclait son
gland voici un instant, mais voilà,
après 5 minutes, ça recommence.
Un qui se dit qu’il n’est pas fait pour ça,
pour l’écriture, pour la littérature et peut-être bien pour la
Kultur en général mais pour quoi il est fait *vraiment*, il ne
le sait pas.
Un autre qui aligne les mots, il y en a tout plein
maintenant
sur le papier, mais ça ne veut pas dire grand chose
ou alors seulement pour lui.
Une qui biffe et rature et fout tout loin.
Il y a des feuilles en boule partout dans la chambre.
Un qui s’est mis dehors en pensant s’y trouver mieux.
Ses pieds gèlent, ses cheveux se dressent sur sa tête, mais
c’est vrai, il s’y trouve mieux.
Une qui a des ailes partout.
Sur le dos, sur les mains, sur la plume
et le clavier.
Elle aurait pas pensé que ça irait
si bien.
Un qui pète, une qui pisse, un qui cherche un prénom
pour
un personnage, une qui repense à son
oncle, on lui a dit “*prends un modèle, ça t’aidera*” et c’est
ce salaud qui est venu, une qui repense
à sa mère qui est partie y a pas si
longtemps, *hier* elle se dit, et ça la hante
un instant, un autre enfin qui
a les mots qui volent dans sa tête comme
des papillons, il n’arrive pas à les choper.
Tout le monde qui écrit pour
finir.
Ainsi naissent les textes d’atelier
chez Studer-Ganz depuis 2009.

■

La Fondation Studer/Ganz

par Le Conseil de Fondation Studer/Ganz

La Fondation Studer/Ganz dont le siège se trouve à Zurich a vu le jour en 2005. Elle soutient de façon directe de jeunes autrices et auteurs de nationalité suisse ou domicilié-e-s en Suisse qui gagnent la plus importante part de leur revenu de l'activité littéraire.

Depuis 2006, elle attribue tous les deux ans un prix en Suisse alémanique. Destiné au meilleur manuscrit inédit d'une autrice ou d'un auteur âgé-e de moins de 42 ans, il consiste en la somme de 5000 francs et la publication du texte par une maison d'édition suisse. En 2012, lors de sa quatrième attribution, le prix a été décerné à Henriette Vásárhelyi pour son roman *immeer* et sera à nouveau mis au concours en 2016.

Cette année, et aux mêmes conditions, la fondation a également décerné un prix en Suisse italienne. Ce premier Premio Studer/Ganz récompense Virginia Helbling dont le manuscrit sera publié par Gabriele Capelli Editore.

Depuis 2007, la Fondation remet également un prix en Suisse romande, le Prix Atelier Studer/Ganz, qui est décerné à des textes courts rédigés par de jeunes autrices et auteurs de nationalité suisse ou domicilié-e-s en Suisse. Ce dernier comprend la participation à un atelier d'écriture et la lecture publique des textes qui y ont été écrits. Remis pour la cinquième fois cette année, le Prix Atelier Studer/Ganz a récompensé Joanne Chassot, Miguel Demoura, Monika Faupel, Marylin Grandjean Felchlin, Benjamin Pécoud et Héloïse Pocry. Ils présentent dans ce numéro du *persil* les textes issus de six jours d'atelier d'écriture dirigés par Eugène (Meiltz) et Antoine Jaccoud. Leur lecture, publique et festive, a lieu le mercredi 25 novembre 2015 à la Maison Rousseau et de la Littérature (MRL) de Genève.

Des informations supplémentaires sur la Fondation ou sur les lauréat-e-s sont en ligne sur : www.studerganzstiftung.ch

Joanne Chassot

Née en 1981 à La Tour-de-Peilz, Joanne Chassot s'est exilée à Vevey pour poursuivre une carrière de procrastinatrice. Elle est l'auteure d'une trentaine de carnets remplis de notes et d'idées vraiment super qui un jour donneront naissance à quelque chose de vraiment très bien. En attendant, elle fréquente les ateliers d'écriture pour être contrainte d'écrire de temps en temps un texte entier (ou pas). En parallèle, elle gagne sa vie en écrivant de très (trop) nombreuses pages sur l'écriture des autres et en faisant écrire des jeunes sur ses livres préférés (ou pas).

Monologue de l'arbre

Je suis l'arbre de la place de la gare.

Non, pas celui qui trône devant l'entrée, sur son piédestal de béton. L'autre, celui qui se tenait à quelques mètres de là, il n'y a pas si longtemps. Un grand feuillu. Un ailante, pour être précis. Mais mon nom ne vous dit sans doute rien, de toute façon. Un marronnier ou un platane, ça vous voyez. Mais un ailante, ça ne ressemble même pas à un nom d'arbre. Ça ne ressemble même pas à un vrai mot.

Un arbre de 12 mètres de haut et de 15 mètres de large, ça ne s'oublie pas pourtant. Je me suis tenu là pendant plus de cent ans. J'étais même l'avant-dernier survivant de ma lignée (le dernier ne m'a survécu que de quelques jours).

Vous ne voyez toujours pas ? J'ai pourtant partagé votre quotidien. J'entendais vos conversations, vous les chauffeurs de taxi qui piétiniez sous mes branches. J'étais le témoin de vos effusions, vous qui partez et vous qui restez, qui pleurez quand vous vous quittez et qui pleurez encore quand vous vous retrouvez. Je vous ai vus, vous les pendulaires, refuser les papiers des croyants et accepter les croissants des partisans, avec le même regard baissé. J'ai écouté vos airs, vous les joueurs de clarinette, de guitare, de kora, et même ceux de toute une armée qui revenait chaque année à l'approche de l'hiver.

Vous ne me voyiez pas, je faisais partie du décor. Vous avez soulagé vos chiens et écrasé vos mégots à mes pieds. Vous m'avez cerné de goudron et enfumé de gaz d'échappement. Non, je ne vous en veux pas pour ça — je vous aide juste à vous rappeler.

Non, vraiment pas ? Je n'ai pas complètement disparu pourtant. Il reste de moi une souche, grise et sèche. Entourée d'un octogone rouge et blanc.

Ah oui, bien sûr. Maintenant vous vous souvenez de moi. Je suis l'arbre qui est tombé.

Pendant quelques jours vous n'avez parlé que de moi. Vous avez regardé mon corps terrassé et l'avez trouvé plus grand couché que debout. Vous avez scruté mon tronc vide et secoué la tête en soupirant. Vous êtes restés longtemps après le départ des sirènes et avez chuchoté devant ma carcasse — comme vous l'aviez fait devant le corps de la jeune fille que j'ai brisée. Vous êtes même revenus le lendemain pour les regarder me démembrer, m'emporter morceau par morceau.

Vous m'avez maudit en silence et en paroles. Vous ne vous êtes pas demandé si j'avais senti mes racines se déchirer, mes branches se briser contre le béton. Vous ne vous êtes pas demandé ce que l'on ressent quand les dents entrent dans l'écorce, ou quand on est rongé de l'intérieur. Pour vous, j'étais déjà mort. Mais comment, alors, peut-on blâmer un mort ?

A peine avais-je disparu que vous ne vous souveniez déjà plus de la forme de mes feuilles, de la couleur de mes fleurs. Vous ne vous souveniez même plus que j'avais pu fleurir. Peut-être que les premiers jours vous avez trouvé la place différente, sans pouvoir mettre le doigt sur ce qui avait changé. Mais bien vite ce nouveau paysage où je n'existe plus est devenu le seul que vous ayez jamais connu.

Aujourd'hui vous ne voyez même plus la barrière rouge et blanche. On a pourtant dû la laisser là comme un mémorial — Mais pas à moi, non, bien sûr. Ou peut-être qu'on l'a laissée parce qu'on pense que je peux encore blesser. Pour peu qu'un étourdi trébuche sur ce qui reste de moi et se brise quelque chose, alors on se souviendra à nouveau de moi — au moins pour quelques heures.

■

Avec toi c’est toujours pareil

Avec toi c’est toujours pareil, elle dit en entrant dans la pièce et le trouvant confortablement installé sur le canapé.

Il lève vaguement la tête vers elle. Elle le regarde avec de gros yeux. Il rebaisse la tête.

Avec toi c’est tou-jours-pa-reil, elle répète un peu plus fort.

Il relève la tête.

Ah merci, quand même ! Oui, tu vois, je suis là, je te parle, merci de daigner me regarder. Parce que justement, tu vois, je me demandais si je n’étais pas devenue transparente. Jamais un regard, ou juste en passant, comme si me donner ne serait-ce que deux minutes de ton attention risquait de te priver de quelque chose de teeeellement plus important. Qu’est-ce que tu as à faire de teeeellement plus important, hein ?

Elle laisse la question flotter dans l’air. Elle a maintenant toute son attention. Il n’ose plus la quitter des yeux. Ses yeux à elle reprennent leur taille normale, sa voix se radoucit.

Il est passé où l’amour que je voyais dans tes yeux ? Tu sais le bien que ça me faisait quand parfois je levais les yeux et que je voyais les tiens posés sur moi, comme ça, simplement ? Tu sais comment je me sentais, sous ces yeux-là, dans ces yeux-là ? La confiance que j’y voyais, et la confiance que ça me donnait ? Il y avait tellement de choses dans ces yeux, tellement de promesses, tellement d’attentes… On se disait tellement, rien qu’en se regardant, comme ça, dans les yeux…

Il baisse les yeux.

Mais maintenant tu ne me regardes comme ça que quand tu veux quelque chose de moi. Et moi j’ai été assez bête pour ne pas m’en rendre compte avant aujourd’hui !

Il la regarde à nouveau puis secoue la tête.

Bête, oui, ça je suis bête. Alors que de toute façon tu ne vois même pas tout ce que je fais pour toi. Je fais *tout* ici. Je te prépare des bons petits plats, je passe des heures à la cuisine pour te faire des choses variées, équilibrées, originales. Tu sais que plein de gens achètent des saloperies toutes faites, bourrées de sel et de graisse et de sucres cachés, des trucs qui filent du cholestérol, qui bouchent les artères, qui te font vieillir plus vite, et prendre du poids ? Mais pas moi, non, moi je fais gaffe, je cuisine, je mitonne, je te sers ça avec amour parce que je me soucie de ta santé, et toi ! Toi tu arrives, tu poses ton cul et tu avales ça en deux minutes comme si c’était de la pâtée !

Il sursaute au haussement de sa voix. Devant le silence qui suit, il se relâche et sent ses paupières s’affaisser. Il vient de manger, il est plein, il a envie de sa sieste de début d’après-midi.

Ooooh excuse-moi, je t’ennuiiiiie, je t’empêche de dormiiiir ! Môsieur voudrait faire sa sieste tranquiiiiille… Parlons-en de tes siestes ! Tu passes ton temps à roupiller. Tu ne te bouges plus. Heureusement que je te fais ces bons petits plats, sinon avec le peu d’exercice que tu fais tu aurais déjà doublé de volume. Avant c’était *toi* qui venais me chercher pour qu’on aille se balader, tous les deux, on faisait ces grandes balades, seuls tous les deux. Même quand il faisait moche, tu aimais ces balades tous les deux. C’est quand même pour *toi* qu’on est venu vivre à la campagne, je te rappelle. Pour être dans la nature, parce que tu ne supportais pas la ville, parce que tu avais tellement besoin d’air pur, de marcher dans la forêt, sur les petites routes au milieu des champs… Et moi, moi qui suis une citadine, j’ai accepté de déménager pour *toi*, et j’ai appris à aimer la campagne avec toi, *pour* toi… Mais maintenant tu es devenu un vrai pantouflard, je dois te traîner pour qu’on sorte. Et tu tires la gueule, même quand il fait beau tu tires la gueule, tu regardes parterre, tu as l’air de t’emmmmerder. Et là aussi ! C’est comme si je n’étais pas là ! Des fois je me demande même pourquoi je t’accompagne, tu pourrais aussi bien sortir tout seul ! Je sais, je sais que tu n’aimes pas que je te tienne quand on sort, tu n’as jamais aimé ça, ok, ça j’ai compris et je respecte, je te laisse ton espace vital. Mais est-ce qu’on est obligé de marcher comme ça, comme des étrangers ? A chaque fois j’ai l’impression que tu fais exprès de marcher juste devant ou juste derrière moi, comme pour montrer aux gens qu’on n’est pas ensemble, qu’on ne se connaît pas, qu’on est juste là par hasard à marcher au même endroit au même moment. On dirait que tu ne veux rien avoir à faire avec moi en public. Tu as honte de moi ou quoi ?

Il jette un regard en direction de la porte.

Aaaaah ouiiii bien sûûûûr. Là du coup Môsieur a envie de sortir, et sans moi je parie ! Mais vas-y, sors, va prendre l’air ! Va voir le monde, s’il est plus beau sans moi ! Va voir les gens, si tu es mieux avec eux, s’ils se soucient de toi comme moi je le fais ! Parce que de toute façon, moi c’est bon, j’en ai ma claque, avec toi c’est toujours pareil. Je croyais qu’avec toi ce serait différent. Que toi tu ne me laisserais jamais tomber, que je serais toujours au centre de ta vie. Mais non, c’est bon, j’ai compris mon erreur. Et au fond, à quoi ça sert de te parler de tout ça. Je vois bien que ça te glisse dessus. Alors à quoi ça sert d’essayer de te faire comprendre ce que je ressens. Alors ok, je te fous la paix, je te laisse vivre *ta* vie, je t’emmerderai plus avec *mes* états d’âme. Allez salut, moi je sors, et *seule*.

Elle se lève et quitte la pièce. Il entend ses pas dans le couloir, puis le bruit de la porte qui s’ouvre, et se ferme, puis plus rien. Il se redresse à demi, lâche un bâillement, puis se met à se lécher les testicules. ■

quand je serai morte

quand je serai morte
plus de peur du vide
de mots vomis sur la page
de phrases à l’abandon
de terreau stérile tourné
retourné
à éventrer les vers laissés sur le dos

quand je serai morte
plus de nuits noires
à inventer la pluie qui noiera tout
le grondement sourd à côté
et à l’intérieur
le claquement des pieds et des doigts qui courent
ailleurs
l’envie de suivre leur bruit
dans la direction opposée
de se clouer au lit par la simple pensée
et les crevettes de midi

quand je serai morte
plus de regard à dérober
au regard des autres
à noircir au-dessus et blanchir au-dessous
plus de masque accroché au porte-serviette
d’histoires de cimetière indien et d’ondes telluriques
pour expliquer
ce que le grimage n’a fait que souligner

quand je serai morte
plus rien à écrire
seulement dormir

mais quand je serai morte
plus de rideaux qui s’ouvrent sur un cocon de brume
qui tient au frais la promesse du soleil
pour des yeux moins fatigués
plus de silence entre les cloches
et le tintement de la rosée
plus de cette première gorgée d’air

quand je serai morte
plus de reflet dans le blanc cassé d’autres yeux
plus d’aveux muets partagés
avalés avec les tartines
plus de café

quand je serai morte
plus de pépites au creux des mottes
de galets polis aux remous
de silex taillés en trois entrechocs
plus de clic qui résonne en-dedans
quand ça s’imbrique
de coulée qui porte et emporte
quand ça roule

quand je serai morte
plus rien à écrire
seulement dormir

■

Benjamin Pécoud

Né en 1981, Benjamin Pécoud vit à Lausanne. En parallèle à son activité d'enseignant, il traduit en français l'oeuvre de l'écrivain suisse-allemand Hermann Burger. Il est membre du collectif d'auteurs *Caractères mobiles* avec lequel il organise depuis 2014 des kiosques littéraires qui privilégient une écriture sur le vif, en réponse aux commandes du public.

La Faim

Il a faim. La journée est déjà bien avancée et il n'a toujours rien mangé. Dans son ventre, les enzymes ont gobé les dernières miettes d'aliment. Plus tard, elles se sont mises à racler les parois de l'estomac. Puis elles se sont fâchées et ont sorti leurs griffes : cela le pique de l'intérieur, comme si une armée de fines aiguilles s'était mise en marche. Il a faim.

Alors il ouvre une fois encore le frigidaire. La petite ampoule s'allume, une lumière blafarde se réverbère contre les parois de plastique blanc et vient percuter le verre des trois récipients qu'il ne connaît que trop bien : la bouteille de sauce soja, la fiole de Tabasco, le bocal de confiture de fraises Sult. Rien d'autre, il n'y a rien d'autre.

Il reprend le fil de sa réflexion là où il l'avait laissé. La sauce soja ne lui dit rien de bon. Il croit savoir y être allergique : dans sa jeunesse, il a un jour mangé du tofu, des boutons rouges se sont formés sur ses lèvres, son palais, son pharynx et ainsi de suite jusqu'à son œsophage. Il renonce aussi au Tabasco : le piment risque de lui brûler les lèvres et il n'a pas envie de devoir les rincer à l'eau. De l'eau, il en a déjà assez bue, elle étanche la soif et lui a faim. Reste la confiture. Soudain, une idée nouvelle : et s'il essayait de gratter la pellicule de moisissures qui la recouvre ?

Sa main agrippe le bocal qu'il dépose sur la table en formica jaune. De son autre main, il tente de dévisser le couvercle qui lui résiste. Il passe le bocal sous sa chemise, réitère l'entreprise à l'aide du tissu. Le couvercle s'ouvre enfin ; à l'intérieur, il découvre une masse rouge tachetée de points blancs. Il est temps de partir à la recherche d'une cuillère, tâtonner du bout des doigts le fond du tiroir de la cuisine. À l'aide du bout de métal, il gratte les moisissures qu'il dépose par petits tas sur la table, répète l'opération à plusieurs reprises. À côté du bocal s'élève maintenant au-dessus du formica jaune une petite chaîne de collines enneigées.

Il porte la confiture à ses lèvres. La pâte réveille ses papilles et, très vite, leur fait mal. Les fraises lui râpent la gorge, comme si, pour fabriquer ses confitures, la manufacture Sult éliminait la pulpe du fruit pour ne conserver que la peau couverte d'akènes. Il aimerait du pain, il aimerait du beurre, il aimerait du lait. Il abandonne la partie.

Il a faim. Nous sommes dimanche et, de toute façon, il n'a pas d'argent, pas une couronne, pas un kopeck. Il songe à ces images d'enfants noirs qui meurent de faim, à leurs membres décharnés, à leur ventre boursoufflé. Il y a peu, on lui a expliqué que les enfants avaient un ventre si protubérant parce qu'ils ne disposaient pas encore de la musculature suffisante pour le contenir. Il se rassure comme il peut en palpant son ventre qui lui est creux. Il a faim.

■

À notre regretté fils

Rapproche un peu ta chaise, s'il-te-plaît. Là, tu es en contre-jour, je ne te vois pas. Viens plus près de moi. Je veux te regarder toi. Je n'en peux plus de regarder par la fenêtre. Avec le temps, je connais chaque griffure sur le métal de la rambarde du balcon, chaque aspérité sur l'écorce des arbres de la cour, chaque trace de fiente de pigeon sur la grande enseigne qui indique l'hôpital cantonal. Rapproche-toi, viens tout contre le lit, s'il-te-plaît.

Ils sont venus ce matin me rendre visite. Dans la chambre, l'air s'est soudain fait étouffant, comme s'il y traînait le signe que cette visite serait la dernière. Ils n'ont pas osé s'asseoir, ils sont restés debout devant la fenêtre. Mon père m'a regardé mains jointes dans le dos, légèrement voûté, ma mère s'est mise à pleurer en silence. Plus tard, il l'a prise par l'épaule et ils ont filé.

Viens plus près, s'il-te-plaît, tu n'as pas peur au moins ? Je t'en prie, dis-moi encore une fois que tu t'occuperas de tout. Promets-moi que demain tu iras les voir et que tu leur annonceras que c'est toi qui t'occuperas de la cérémonie. Toi qui me connais mieux que personne, je veux que ce soit toi qui t'occupes de tout, non pas eux mais toi. Et s'ils refusent, et je sais qu'ils refuseront, tu le sais toi aussi, surtout, ne te décourage pas, retourne les voir les jours suivants, jusqu'à ce qu'ils cèdent, jusqu'à ce qu'ils te reconnaissent enfin. Et rapproche encore un peu ta chaise, s'il-te-plaît.

Je t'ai déjà dit à quel point c'est dur de mourir avant ses parents. Je ne veux pas qu'ils m'attrapent quand je disparaitrai, je ne veux pas finir happé dans leur machine, je ne connais que trop bien son engrenage, je me sauverai. Ce ne sera pas leur cérémonie, non, ce sera notre cérémonie. Alors, bien sûr, ils ne seront pas d'accord, ils s'obstineront à convoquer prêtres et servants de messe, des oraisons crétines embaumeront l'air de l'église, bien droits au premier rang mes parents se gaveront de mots stériles. Peut-être, mais tâche au moins de t'occuper de la musique : que nos chants à nous enrayent leur rengaine, que l'électricité des guitares s'échappe des enceintes pour résonner dans la nef.

Alors, non, la bataille, ils ne l'auront pas gagnée. L'honneur sera sauf, mon corps pourra enfin raidir en paix. Et tout contre l'intérieur en simili-soie qui tapissera mon cercueil, ta personne non loin, je me masturberai une dernière fois, la semence pénétrera le tissu, se glissera entre les planches de sapin, et les gouttes bien grasses se déposeront sur le ruban de la couronne mortuaire où ils auront fait inscrire *À notre regretté fils*.

■

L'homme qui remuait les oreilles

Il y avait ce moment, après le repas, quand autour de la table les estomacs prennent le dessus, ce moment où mon oncle se mettait en tête de nous faire sa démonstration. Visage concentré en prévision de la performance, regard tourné du côté des enfants, il annonçait avec son accent suisse-allemand râpeux qu'il allait remuer des oreilles. De part et d'autre de son crâne chauve, ses deux lobes se mettaient alors à bouger tout seuls, mouvement discret qui, pour le remarquer, exigeait la plus grande attention de la part du spectateur. Tout en contrôlant d'un œil la prouesse, les adultes prenaient une mine gênée face à cette énième pitrerie. De leur côté, les années passant et gagnant en âge, les enfants étaient toujours davantage tiraillés entre émerveillement et lassitude à l'endroit de l'oncle facétieux.

La fête de famille terminée, l'oncle retournait chez lui en Suisse-allemande et se remettait à construire des maisons. Il restait de nombreux terrains à bâtir aux abords des villages de la campagne zurichoise et la petite bourgeoisie n'arrêtait plus de faire appel à ses services. Travailleur indépendant, mon oncle excellait dans le contact avec ses clients et ses minutieuses maquettes de villas, sur lesquelles trônait invariablement une petite tourelle où il proposait d'installer la chambre à coucher des parents, fascinaient les familles lassées par leur exigu appartement zurichois et mues par le désir de la propriété privée, quitte à s'éloigner de la ville et à acheter une seconde voiture.

Une fois les contrats signés, mon oncle sillonnait alors la campagne pour visiter ses chantiers, ici un seul trou de terre, là une dalle de béton piquée de fils de fer, ailleurs un toit étincelant de cuivre sur lequel trônait un petit sapin. À coup de petites blagues, de *Witz* bien placé – il se gardait cependant de remuer les oreilles –, mon oncle avait gagné la sympathie de toutes les entreprises de construction de la région, de tous les corps de métier, des petits patrons de

boîtes familiales aux simples manœuvres portugais et, de plus en plus souvent, au soir de sa carrière, kosovars. Le travail avançait à grande vitesse, déjà les femmes au foyer, délaissées par leurs maris affairés en ville, investissaient les lieux, et mon oncle, au prétexte de contrôler les dernières finitions, ne manquait pas une occasion de s'inviter dans le futur salon, dégustant café et biscuits sur une table immaculée parce que n'ayant encore jamais servi.

L'an dernier, mon oncle a été victime d'une attaque cérébrale. Tout occupé qu'il était à construire des tourelles, ingurgitant midi et soir de copieux repas en compagnie de ses clients, se faisant un point d'honneur de ne jamais refuser un dernier verre de schnaps, il avait négligé sa santé. Et sans doute que l'angoisse lancinante de voir sa clientèle tarir n'avait rien arrangé : en effet, on finirait bien par se lasser de ses tourelles, tout comme ses facéties ne suscitaient plus qu'une indifférence polie lors des fêtes de famille. Ou peut-être que mon oncle en avait tout simplement marre de cacher à coup de tourelles et de clowneries le fait qu'il n'avait jamais obtenu de diplôme d'architecte.

L'autre jour, j'ai rendu visite à mon oncle qui réside aujourd'hui dans une maison de retraite qu'il avait lui-même rénovée il y a quelques années. Dans le couloir, sortant de la chambre, le maire du village, pour lequel mon oncle avait dessiné les plans du nouveau bâtiment communal, est venu à ma rencontre : il tenait à me dire toute son estime pour mon oncle qui, au bénéfice d'un seul brevet de carreleur, ainsi qu'il le précisa, était parvenu à réaliser de grandes choses dans la région. Je l'ai remercié et je suis entré dans la pièce : installé le temps des visites dans un fauteuil roulant, mon oncle, qui avait perdu l'usage de la parole, m'attendait un léger sourire aux lèvres. Et l'espace d'un instant, j'ai bien cru apercevoir ses oreilles remuer discrètement pour me souhaiter la bienvenue.

■

Monika Faupel

Née à Genève un vendredi vers 20 h, (mais c'était peut-être plus tard), et il faisait très chaud, une chaleur insoutenable. D'ailleurs, la maman en parle encore. Ainsi, sans l'excellence des transports en commun de l'excellente vie quotidienne mondiale des années septante, elle serait née dans un bassin rempli de lignes crawlées, et on en aurait fait une championne de natation. Mais la vie est une coquine, de sorte qu'après avoir excellé dans l'importation de cuisses de grenouilles, la production de concerts, la création de bijoux, dans l'édition de bd et après avoir (un peu) milité pour la liberté de la presse et au syndicat des super secrétaires parquées aux travaux intellectuels proches du niveau zéro… On la retrouve vers quarante cinq ans, bien tranquille et studieuse (elle obtient sur le tard un Bachelor in the Humanities (honours) with literature, ainsi qu'un CAS en dramaturgie et performance du texte). Depuis quelque temps elle invente des histoires et elle les écrit, soutenue chaque jour que Dieu fait par son amoureux, sa famille et ses amis, ainsi qu'une discipline sensationnelle qui lui vient de ses origines d'ex-Allemagne de l'est. A ce jour, trois romans, deux pièces de théâtres et un recueil de nouvelles, non publiés.

Certaines n'avaient jamais vu l'enfance

'Cours Maya, cours ne m'attends pas !'

'Non, pas sans toi ! Viens Lucie, me laisse pas y aller seule.'

'Je ne peux pas, j'ai le pied coincé. Maya regarde-moi, tu ne dois pas avoir peur, tu cours, tu cours maintenant, le plus vite possible ! Tu te souviens quand on allait à la patinoire, tu te souviens du chemin qu'on prenait vers la grande route ? Maya regarde-moi, c'est le même chemin ! Pleure pas, tu vas courir vraiment très vite, et pas très longtemps parce qu'une fois dehors, je te jure que tu reconnaîtras tout et tu sauras exactement où aller, la route tu la verras tout de suite et tu sauras exactement que ce que tu dois faire, tu sauras qu'il faut courir le plus vite possible jusqu'au village et là tu trouveras des gens, peut-être même des gens que tu connais et que tu as déjà vus et tu leur demanderas de t'indiquer où se trouve le poste de police, sinon qu'ils t'y emmènent ou alors peut-être qu'ils pourraient appeler la police directement, quand tu verras tous ces gens ce sera une grande joie et tu sauras exactement quoi faire.'

'Je ne veux pas, pas sans toi, Lucie je t'en supplie !'

'On va perdre beaucoup de temps et on risque de rater notre chance.'

'S'il te plaît, me dis pas de partir, sans toi je veux pas.'

'Essaie encore de soulever la planche, ne pleure pas, on va pas rater notre chance, soulève, aller, encore, plus fort !'

'Ils vont bientôt revenir, faut plus traîner.'

'Et alors on les verra plus jamais de toute notre vie entière ?'

'Plus jamais Maya, je te promets et plus tard quand les gens te poseront la question tu diras simplement que tu es orpheline et que des parents t'en as jamais eu.'

'Tu peux marcher Lucie ?'

'Oui, je crois même que je peux courir !'

Quand John Moret aperçut les deux petites marcher en bordure de forêt, près de la grande route qui mène au village, il crut d'abord que c'était un animal, peut-être un

renard ou une chèvre égarée, il y en avait parfois. La région abritait du petit gibier et les bêtes des fermes avoisinantes, il arrivait qu'elles s'égarent, assez loin derrière la rangée de peupliers qui s'alignaient comme des soldats ou des grands sages, il avait déjà pensé ça, des soldats ou des grands sages. Derrière les peupliers il y avait bien cinq fermes dispersées, alors des animaux égarés on en trouvait régulièrement. Mais des petites avec des corps abîmés, Dieu qu'elles étaient abîmées. John Moret avait pleuré et il ne se souvenait pas avoir jamais pleuré de cette manière-là, non, pas comme ça. Dans sa vie il avait peu pleuré, sans doute que si l'on demandait à sa femme elle dirait jamais, elle dirait que John Moret ne savait pas pleurer. Mais alors on verrait, parfois très distinctement, qu'elle avait de l'amertume et la langue un peu mauvaise, cette langue qu'elle utilisait pour dire d'autres choses à son sujet, faire des réclamations et des plaintes parce qu'il buvait trop et c'est vrai qu'il était bourru.

Il arriva avec sa Cherokee blanche, c'est sa femme qui avait insisté pour le choix de la couleur parce que lui ça ne lui serait pas venu à l'idée d'acheter une voiture blanche, mais la bagnole marchait bien, et quel confort. C'était en fin d'après-midi, il pensa qu'il devait être aux alentours de 17h, mais si on lui avait dit qu'il était alors 16h, il aurait dit que oui, il devait être 16h et il faisait déjà un peu nuit. D'ailleurs, sans les phares de la Cherokee, et les phares de la ricaine étaient bien puissants, il ne les aurait peut-être pas vues. Ce fut comme une trace de lumière aveuglante qui plaqua les petites contre les fougères du talus, elles étaient accroupies par terre et elles se serraient dans les bras. Quand la Cherokee blanche traîna son voile sur le chemin, les petites elles se cramponnaient l'une à l'autre, des robes bien déchirées, c'est ce qu'il avait vu.

Pourquoi les flics ne l'avaient pas cru, parce que c'était sorti de sa bouche à lui, John Moret ? Il repensa aux petites, et il ne cesserait plus jamais d'y penser. Il relut encore l'entrefilet dans le journal dominical et il appela sa femme, 'Martha, les petites, les flicaillons les ont rendues aux parents, Martha, c'est pas bien normal cette histoire, parce qu'à moi, elles m'ont dit que des parents elles en avaient pas, des orphelines qu'elles m'ont dit. Martha, va me chercher mon veston, on va aller à la police de la grande ville, ils m'écouteront là-bas, si je mets mon veston et que je présente propre, ils m'écouteront et ils penseront comme moi, que c'est pas bien normal cette histoire.'

■

Tree of knowledge

Je suis l'arbre. Encombré des pommes, des branches vieilles et trop de feuilles, et savez-vous, tout cela pèse. Oh ! Mais je sais encore prendre cette traînée de lumière quand le soleil vient se coucher juste derrière moi et qu'il choisit mon corps à chauffer, avant que la nuit ne tombe et qu'elle n'écrase ma vie avec sa mémoire. Chauffe-moi ! Fais vite, le temps presse et bientôt je serai seul et désolé. Parce que même si les étoiles brillent un peu, parfois elles décorent la nuit quand celle-ci semble possédée par l'intention du noir, le goût et le parfum du noir.

Je les ai entendus tous, des petites voix chuchotaient, l'on conversait et l'on ricanait gentiment avec des critiques et des jugements sur mon habit un peu vieux, fatigué. Voyez comme la vie a passé sur ma peau avec les histoires du monde, avec ses plaintes et ses réclamations, à présent une rainette petite et abîmée, un vieux corps de fripes usées avec des branches qui n'ont de cesse de craquer et de miauler. Je suis l'arbre.

Le vent chaud se faufile et il déploie un certain talent pour brosser le champ de boutons d'or qui a grandi et qui s'est étalé le long de la rivière, elle se tortille au loin jusqu'à la dernière clôture de la dernière ferme. Les petits flocons jaunes soigneusement brodés sur une tapisserie vert de jade, à présent violemment fouettés par le vent chaud, ramassés comme une armée fourbue et vaincue, l'on demande grâce, les tiges pliées et le ventre à terre. J'ai vu des choses voyez-vous, et savez-vous, j'ai entendu des choses. C'était il y a longtemps. Je suis l'arbre.

L’artiste est venu pour faire son film, il m’a choisi. Et les autres pommiers, il y en avait bien d’autres par ici, la région tout entière essaimée comme un seul paysage, partout des pommiers. Pourtant il s’est décidé très vite, comment a-t-il fait pour savoir choisir aussi rapidement, car sur son visage alors qu’il s’avançait vers moi à grandes foulées, aucun n’aurait perçu ne serait-ce qu’une minuscule hésitation, un moment que l’on pourrait enfermer dans la paume d’une main et s’en souvenir comme d’un moment de doute inconfortable. Et les doigts se referment alors sur une hésitation un peu moite dans la paume d’une main parce que durant un instant, l’entreprise de devoir faire un choix donne du malaise et ainsi tout devient, l’espace d’un bref instant, assez incommode. Mais l’artiste était sûr de lui, comme mu par une certitude incassable, il m’a désigné avec le majeur un peu menaçant, et l’équipe technique du film a regardé le doigt qu’il avait avancé d’une manière très directe et dirigiste, les techniciens se sont alors pressés pour fabriquer un nouveau petit monde tout autour de moi.

Comment a-t-il su me choisir ? A cette époque, il est certain que j’avais un costume des plus chatoyant, le poids des pommes jeunes et acidulées, j’en portais tant que mes branches pliaient d’aise et quelle allure ! Si pleinement chargées d’une nourriture quasi biblique, si diablement fournies des attraits les plus éblouissants, oui, je crois qu’on peut le dire sans prendre le risque de l’arrogance ou de quelque misérable vanité, j’étais des plus séduisants, le plus beau des pommiers.

C’est quand l’artiste a commencé à grimper entre mes feuilles et à me salir avec ses mains qui me touchaient et me prenaient. C’est quand je l’ai senti mordre et il a mordu dans chacune de mes pommes, il a bavé, il a juté. Ce fut un moment d’une extrême violence que personne ne peut contenir dans la paume d’une main. J’avais certes déjà été bousculé par un vol de corneilles particulièrement agressives, j’avais été douché par des pesticides et de l’eau rouillée, quelques unes de mes pommes blessées, violentées. Mais jamais je n’avais fait l’expérience d’être aussi parfaitement saccagé, laissé vaincu et ne portant plus que des trognons, car l’artiste s’était arrangé de manière à croquer dans *toutes* mes pommes, sans les cueillir. Au terme de quelques jours, j’étais habillé de guenilles, portant lourds un amas de trognons pourrissant à mes branches.

Bien plus tard il a donné une interview sur Skype à une jeune étudiante en histoire de l’art, et il a reconnu avoir eu mal à la mâchoire une semaine durant après le tournage du film. L’artiste polonais Oskar Dawicki a rempli les pages des magazines d’art, il m’a mis en cadre, photographié et vendu pour divertir, je me suis retrouvé au centre d’une sauterie artistique jouée pour le public des festivals d’art contemporain. On m’a vu dans les galeries d’art à Londres et on m’a vu à New York, au Frieze et à la Tate Modern, à la Galerie DNA de Berlin et au Centre Pompidou. Je suis l’arbre violé.

■

Juno Vermeer n’est pas rentré

‘Et vous Hilda, vous souvenez-vous quand Juno a plié sa bicyclette jaune, il était petit, non ?’

‘Certainement, il était petit.’

‘Mais vous rappelez-vous, savez-vous encore voir l’accident tel qu’il s’est produit ?’

‘Je me souviens de certaines choses, mais il y a des hésitations et de la confusion, c’est peut-être le poids de l’âge. Est-ce qu’on dit cela, le poids de l’âge ?’ Robert Sioux la dévisagea et il chercha le poids de l’âge, mais peut-être que ses yeux qui étaient taillés comme des coupe-coupe pour la grande jungle, ses yeux cherchaient autre chose.

‘Moi, je m’en souviens’, annonça Robert Sioux. ‘Juno disait, il n’avait de cesse de répéter que tout allait bien, on lui demandait avec des sursauts et des tressaillements dans la voix, juste après que ce fut arrivé, on lui demandait si ça allait, on le regardait et on était médusés, on était tous comme des spectateurs parfaitement médusés et on disait, ça va ? Est-ce que ça va ?’ Et lui, bien sûr, lui n’osait jamais dire quand ça n’allait pas, il nous a répondu avec le visage déformé par la douleur, il a dit, oui, ça va, et il a répété encore plusieurs fois, ça va, ensuite il s’est évanoui. Et

qu'aurait-il pu dire d'autre, on voulait toujours qu'il aille bien, on avait besoin que lui, il aille toujours bien.'

'Pourquoi, est-ce que vous le savez, Robert?'

'Parce que quand il allait bien il était drôle.'

'C'est tout ?'

'Bien sûr que non !'

Elle lui proposa encore une tasse de thé vert marocain et Robert Sioux sortit une cigarette d'un bel étui en argent, 'j'ai recommencé à fumer, quelle farce j'ai fêté mes cinquante ans il y a deux semaines! Mais ça me rend heureux, quand je fume des cigarettes j'arrange mieux les souvenirs et je crois même que ça me donne un air jeune !' Vieux salopard, pensa-t-elle. Les paroles arrivaient comme un déluge, des flots qui se déversaient dans la véranda, *oh ! Un jardin d'hiver*, avait-il péroré à peine était-il entré. Personne n'y avait autant parlé ces quarante dernières années et l'espace d'un bref instant elle se demanda si cela devait être, était-ce une bonne chose que d'encombrer, présentement, cette belle véranda avec autant de mots ? Les plantes n'y étaient pas habituées et elle non plus. Elle tenta de le regarder comme sa femme et ses enfants l'avaient vu ces trente dernières années, et qu'avaient-ils vu au juste ? Il était aimé, elle savait cela et elle se demanda comment lui avait réussi à se faire aimer, parce qu'elle avait échoué. L'amour n'avait jamais rempli la véranda, outre les mots en trop et ces longues phrases pour les conversations, aucun amour n'avait pris place ici, de cet encombrement-là, rien du tout, et certainement pas dans la véranda. Et les plantes, pourtant si choyées, il arrivait que les oiseaux viennent faire un peu de théâtre au-delà des vitres, mais aucun ne pourrait dire qu'ici il y avait eu des amours et des affections. Entre les silences qui étaient somme toute assez courts et décorés avec des gestes pratiques, servir encore du thé. Elle se demanda s'il percevait dans quelle rudesse elle avait vécu. 'Quand je pensais à vous Hilda, je vous imaginais avec un nouveau mari et d'autres enfants.' 'Veux-tu encore du thé ?' Aurait-elle dû répondre 'eh bien non vois-tu, il n'y a jamais eu un autre enfant, personne n'a jamais pu remplacer Juno.' Et encore faire glisser une petite phrase légère et bienveillante sur le fardeau de sa vie à elle? Vieux salopard', pensa-t-elle encore. Des yeux clairs et quelle chance, le barrage vitré des lunettes, comme un mur qu'il avait érigé avec ses interlocuteurs, il avait osé venir, pensa-t-elle, avec l'âge il s'était sans doute ramolli. 'Vous étiez si belle!' Il ne lui demanda pas 'que s'est-il passé Hilda, pourquoi n'avez-vous pas réussi à refaire votre vie, comment se fait-il que vous ayez échoué au bonheur, vous aviez tout, le package magistral pour réussir'. Non, bien sûr il n'osa pas aller si loin parce que de marcher très loin avec une question qui pèse aussi lourd et dont la réponse l'effraie tant. Il ne veut pas savoir, il pose des questions mais au fond, il ne veut pas savoir. Elle pensa que finalement ça l'arrangeait, elle non plus n'avait pas envie d'expliquer. Dieu qu'elle était fatiguée, elle avait passé sa vie à devoir se justifier, expliquer, rassurer, donner tant d'explications. Elle sourit au souvenir des petites histoires qu'elle avait inventées, 'ah oui, bien sûr, dans ce cas c'est tout à fait compréhensible.' Elle avait si souvent accepté de jouer, prenant garde de doucir les échecs et les répétitions minables, pour qu'il ne soit jamais dit qu'elle n'avait pas eu de chance. 'Je veux bien encore une tasse de thé, il est fantastique ce thé.' Il venait de lui parler, de lui demander quelque chose, que voulait-il ? 'Du thé, juste encore une tasse, n'avez-vous pas entendu alors que je vous parlais ? On dirait que vous avez comme des absences, vous avez toujours été si étrange Hilda.' Vieux salopard, pensa-t-elle.

'J'ai revu Hilda Vermeer', dit Robert. Il flanqua son regard de hyène sur chaque visage autour de la table, sachant appuyer avec du silence et une grande tension, là sur la bouche de Mehdi Lehmann, là sur le front de Nicolas Petit, si bien que Sylvain Lutz baissa les yeux sur son petit déjeuner quand Robert lui demanda si son yaourt de la ferme était bio. Harry Grosjean se leva, il quitta la table pour aller fumer une cigarette. Leurs vélos étaient alignés en rangs serrés à côté de la cage d'escalier de la buanderie de l'hôtel, Harry s'en approcha et il se dit que le vélo jaune. Il tira sur sa cigarette et il se demanda pourquoi ils continuaient à se voir, après toutes ces années, lui aurait souhaité un peu de paix. Mais peut-être que les autres aussi. Robert s'était offert un vélo jaune, il admira la machine hors de prix, ce vélo doit valoir au moins quatre mille balles. Et n'aurait-il pas pu choisir une autre couleur ? Lui-même savait qu'il n'aurait pas pu s'offrir un vélo jaune. Il aurait pu se payer un vélo hors de prix qui aurait pu être noir ou rouge ou même orange, mais certainement pas un vélo jaune. 'Moi, je trouve ça déplacé, et quelqu'un devrait lui dire à quel point il a fait un mauvais choix, c'est même foutrement dégueulasse un choix pareil'. Voilà plus de trente ans qu'ils se réunissaient chaque année à la Ferrière, le temps d'un week-end. 'C'est notre week-end au vert', disaient-ils tous de bon cœur alors que les mêmes préparatifs se répétaient quelques mois auparavant, parfois même une année. Ainsi les cinq vies dispersées réussissaient à se réunir autour du week-end vert

et ils iraient faire du vélo, comme quand ils étaient enfants, et quelques mois avant tous se réjouissaient, toujours. Ils étaient arrivés jeudi soir, l'avion de Mehdi Lehmann avait atterri tôt le matin si bien qu'il s'était annoncé le premier, en début d'après-midi déjà, à la réception de l'hôtel. Sylvain Lutz et Robert Sioux s'étaient retrouvés en gare de Genève et ils avaient fait le trajet ensemble. Harry Grosjean était arrivé en début de soirée, il venait d'Amsterdam et Nicolas Petit s'était garé dans le parking de l'hôtel aux alentours de dix-neuf heures, quand il franchit la porte du salon, on lui dit que tous prenaient un verre de vin à l'extérieur, dans le jardin. Et ce jeudi soir, le soleil couchait ses dessins rose orange, il y avait comme des flaques chaudes sur la forêt et les champs du fermier ressemblaient à une femme fardée pour les grands soirs. Ils ne s'étaient pas revus depuis l'année précédente, à la même période, dans ce même lieu, presque à la même heure. 'Nous ne dormirons jamais bien ici', avait dit Robert alors que leur première soirée ensemble s'étalait assez tardivement, 'cependant, chers amis, je vous souhaite néanmoins une bonne nuit. Cette année, j'ai *la chambre de l'écrivain*, je suis content parce que cette chambre justement, je ne l'ai jamais eue.' Chacun avait mal dormi, et le lendemain ils s'étaient retrouvés autour de la grande table du petit déjeuner, un bois clair doucissait le petit enfermement de la salle à manger où l'atmosphère était bien particulière, mais finalement tout était assez particulier ici, quelque chose d'un peu pénible, pensa Mehdi Lehmann, 'c'est à cause des mennonites' avait-il eu l'audace de lancer, et soudain Robert avait dit qu'il avait revu Hilda.

'Elle avait le regard et le corps usés, notre chère Hilda est devenue très vieille. En regardant sa fatigue crever les traits de son visage, ce visage qui avait été si beau, délicatesse. J'ai vu dans ses yeux ma propre finitude, mon corps vieillit et je dois le chauffer chaque matin avant de quitter mon lit et faire croire au monde que mon corps me porte jeune et je fais du vélo. J'ai revu Hilda et on a bu du thé vert marocain dans sa véranda.' Tous lui demandèrent pourquoi il était allé rendre visite à Hilda Vermeer.

'Parce qu'on a retrouvé un corps. J'ai ordonné des fouilles sous la véranda des Vermeer, j'ai enfin trouvé un juge plus curieux que les autres et mon unité a pu excaver assez facilement le petit corps de Juno. Elle l'avait enterré sous la véranda.' Robert Sioux s'engagea dans un plaidoyer qui dura deux bonnes heures, les observant à la dérobée pour voir ce que la nouvelle produisait sur la bande de copains qu'ils avaient été jadis.

'Quand Juno a plié sa bicyclette jaune, vous souvenez-vous comment cela s'est produit ?', demanda Robert à l'ensemble des têtes présentes. Ils avaient alors tous formé des oh et des quoi avec des lèvres qui remuaient, l'on chuchotait quelque chose de violent, ils étaient tous sous le choc. Alertés, si tôt le matin par une nouvelle aussi sinistre et autour des yaourts de la ferme et des grosses tranches de pain, une assemblée des copains d'avant faisait à présent l'expérience d'une grande peine, et avec quelle violence tout ceci avait été jeté sur la table du petit déjeuner.

'Il avait oublié de freiner, il pédalait avec son petit vélo jaune et il s'est pris l'arbre,' s'exclama Mehdi Lehmann.

'Contrairement à vous, j'étais derrière l'arbre et Juno je l'ai vu arriver droit devant. S'il y a une chose dont j'ai été sûr et certain toute ma vie, c'est qu'il n'a jamais cherché à freiner, Juno voulait mourir.'

On avait embarqué Hilda Vermeer peu après la découverte du corps, la mère de Juno fut condamnée pour le meurtre de son fils à qui elle avait infligé des tortures répétées jusqu'à ce que son petit cœur finisse par s'arrêter. Au tribunal elle n'eut de cesse de dire qu'elle l'avait tant aimé son petit, mais parfois, il ne voulait pas comprendre et il était ingrat et il était buté et il était si bête, dieu qu'il était idiot dit-elle encore plusieurs fois dans la salle d'audience, vous n'avez pas idée Monsieur le juge, un idiot je vous dis, un petit être débile. Comme son père.

'On savait tous qu'il était mort, non ? On le savait. Je suis devenu policier pour retrouver le corps de Juno Vermeer, parce qu'il y a trente ans quand on a retrouvé sa bicyclette jaune dans la forêt, j'ai pensé que Juno n'était pas stupide, et qu'il n'aurait jamais roulé sous une tempête de neige, il avait neigé trois jours en continu vous vous en souvenez ? Juno n'aurait jamais fait cela, à moins d'y être forcé.'

■

Marylin Grandjean Felchlin

Laissant derrière elle les vingt premières années de sa vie en rase campagne gruérienne, tout en y gardant des liens forts, elle s'installe dès 1999 à Fribourg près d'une grande bibliothèque pour suivre en quinconce une formation en Lettres, un parcours musical vital et les opportunités de travail les plus hétéroclites qui s'ouvrent à elle au gré des nécessités. Elle bénéficie dans son cursus d'un intermède musical de plusieurs mois en Autriche, avant de sauter dans le train en marche de l'enseignement puis de l'édition scolaire, et d'en redescendre quelques années plus tard, bien accompagnée mais un peu fatiguée, par le wagon famille. Mère de trois jeunes enfants, elle marche provisoirement plus lentement et arrache à ses jours ou ses nuits quelques heures de silence pour lire et écrire.

L'arbre à Prune

Je suis l'arbre auquel tu grimpais et te balançais, trompe-la-mort de cinq ans, prête à tout pour gagner en taille, en âge et en respect de tes pairs. Tes pieds d'abord maladroits, puis de plus en plus agiles, sûrs, cherchaient les aspérités de mon écorce, les nœuds, les entailles où bien se caler pour progresser. Tu savais quelles branches éviter parce qu'elles ne pouvaient pas te supporter. Tu te vexais si tu n'arrivais pas à atteindre celle que tu visais, ou si tu n'étais plus très sûre de savoir redescendre, comme un chaton inexpérimenté. Mais plutôt que d'appeler à l'aide, tu restais là longtemps, jusqu'à ce qu'on t'appelle, qu'on te cherche, et qu'on vienne vers toi. Tu t'arrangeais alors pour sauter allègrement dans des bras accueillants. Ton rapport à moi était très intéressant. Tes parents auraient appris beaucoup à ton sujet en t'observant dans tes ascensions. Mais ils n'en avaient pas toujours le temps. Tu as passé des heures à lancer tes jambes en avant, en arrière, plus haut en avant, jusqu'à toucher mes feuilles du bout des pieds, ou à simplement rêvasser sur la balançoire peinte. Parfois d'autres enfants jouaient avec toi, sans égard pour mes vieilles branches. J'étais alors secoué comme un prunier, de toute part, cela criait de partout dans mon feuillage, j'étais un arbre à enfants, leurs têtes pointaient çà et là comme de grosses pommes roses et ils se laissaient tomber par terre en grappes pour recommencer aussitôt à grimper. Je ne sortais pas toujours indemne de ces joutes, eux non plus d'ailleurs, mais j'aimais bien au fond ces moments de délire où je me sentais comme un père assailli par ses gosses à son retour d'une journée loin d'eux. Un jour, tu as voulu faire comme Pierre, en sifflotant son air : fixer une corde à l'arbre pour piéger le loup. Je n'ai pas aimé te voir approcher avec une cordelette en collier, pour qu'elle ne gêne pas ton escalade. Tu as peut-être voulu faire comme les premiers de cordée – la veille encore on te lançait un « Quelle alpiniste ! » en t'observant grimper. Mais les alpinistes portent leurs longues cordes enroulées en bandoulière. Et c'est arrivé comme je le craignais : ton pied a glissé sur la mousse encore humide de la pluie de la nuit, tu avais probablement de la terre mouillée sous tes baskets, et tu t'es retrouvée en très mauvaise posture. Très vite tu n'as plus eu la force de tenter quoi que ce soit. Tu as voulu crier mais aucun son ne pouvait sortir de ta gorge étranglée par la corde prise quelques branches plus haut. Les bras levés au ciel, je ne pouvais rien faire ! On t'appellerait bien, mais trop tard : j'étais l'arbre auquel tu te balançais, petite intrépide, inconsciente.

■

Tout un foin pour rien

Le garçon endormi dans la paille gisait là dans le foin. Il avait encore son teint frais. Il était resté à sa sieste toutes ces années dans ce fenil délabré aux confins jurassiens du pays. Le propriétaire du tableau, qui ne dort pas lui sur la paille, s'était bien gardé d'ébruiter sa disparition. Sa chaîne de télévision avait même démenti les rumeurs de vol. Dans un long plan fixe, le tribun palabrait dans son salon, assis dans un fauteuil au pied de la toile en question. Si bien que le tableau, admiré par tant de bons citoyens aimant la bonne peinture, bien sages dans une file d'attente ordonnée au cours des récentes grandes rétrospectives du « peintre national », comme on l'appelait souvent, était un faux. On berne facilement le peuple, qui n'y avait vu que du feu. Le délit avait été revendiqué plus tard par de jeunes descendants d'un groupuscule actif de la gauche politique. Procédant en vieux renard par hypothèses et recoupements, l'inspecteur Ruedi Gygax avait pu établir que la toile avait probablement été planquée dans des ballots de foin lors d'une manifestation agitée des paysans suisses devant le Palais fédéral, puis transportée en tracteur dans sa cachette. L'enjeu était de rendre au peuple ce qui lui appartenait. Une pétition en vue d'une initiative revendiquant le droit à la sieste pour tous avait en outre circulé, illustrée par un détournement graphique de l'œuvre d'Anker. Il en reste un ou deux tags au pochoir sur les murs des grandes villes du pays.

L'inspecteur Ruedi Gygax, après tous ces mois d'enquête à siroter de la damassine pour tirer les vers du nez des paysans du coin, dégagea le tableau qu'il venait de retrouver après avoir donné un coup de pied dans la porte de la remise. Celle-ci aurait tout aussi bien pu s'écrouler en soufflant dessus comme le loup dans l'histoire des Trois petits cochons. Il souffla alors sur les poussières et fétus de paille qui gênaient son appréciation rapide de l'état de conservation de la toile dans cet abri de misère, et l'amena à la lumière du jour. Une cible décolorée en carton, fichée par un clou rouillé sur la vieille porte, se balançait au bout d'une ficelle à vache tout effilochée. Des fléchettes jonchaient le sol comme les seringues les toilettes de la petite gare du village. La toile était criblée de minuscules trous. Les sales gosses l'avaient utilisée comme cible pour leurs jeux, comme s'il s'était agi d'une simple reproduction cartonnée pour un dos de calendrier, avec un effet toilé.

■

Tante Colette

Très jeune, elle a eu son premier enfant. Après avoir ri, dansé, bu et chanté avec les soldats de la caserne qu'elle allait épier en exercice dans les tourbières. En avait-elle jamais suivi un? Dix-sept ans, des seins en obus sous son chemisier qu'elle nouait autour de la taille pour mieux laisser voir ses hanches contenues dans un short audacieux pour l'époque. Elle n'oubliait pas de galber ses jambes pleines avec une paire de sandales en toile à semelles compensées de paille. Elle ressemblait ainsi aux canons de l'époque sur carte postale. Il y a d'ailleurs longtemps que Laurent à Philomène l'observait en tremblant, timide et respectueux.

Très vite, ses seins durcirent, devinrent douloureux même, et son utérus gonfla. Bientôt elle dut se rendre à l'évidence : elle était enceinte. Ce qui ne la rendait pas moins belle, au contraire, elle était éclatante sur la photo du mariage. Huit mois plus tard, Colette promenait un petit Daniel dans une lourde Gloria vernie. Elle l'aurait bien appelé Eddy, ou Johnny, mais il avait fallu faire un compromis (elle pourrait toujours l'appeler plus tard par son petit nom, Dany). Et il était temps de décrocher tous ces posters, toutes ces images de la paroi de sa petite chambre pour y loger l'enfant. Ces idoles au sourire de pochette vinyle ne plaisaient pas trop à Laurent. On s'aperçut bientôt que le petit n'était pas comme les autres. On leur expliqua qu'il était mongolien, sans autre explication. Elle l'aima d'autant plus, et apprit à vivre avec les regards qu'on posait sur lui. C'est ce que je brode sur son passé.

Ce qui m'a toujours éblouie, c'est sa grande générosité, sa simplicité et son goût pour des tenues vestimentaires sûres qu'elle a toujours cousues, tricotées ou combinées elle-même. Oui, son art de la combine. Et la joie de vivre de son Dany qui aimait beaucoup la musique. Il l'écoutait en continu en agitant une baguette de bois entre deux doigts, comme un batteur qui ronge son frein en pleine jam ou quelqu'un qui joue nerveusement avec ses couverts dans un restaurant asiatique. Laurent lui préparait ce stock de baguettes magiques, qu'il ponçait avec soin et beaucoup d'amour. Sa chambre était tapissée de posters de chanteurs, et il aimait attribuer un nom de célébrité à chaque personne qu'il rencontrait, débusquant malicieusement une infime ressemblance, un trait commun ou s'amusant d'une parenté de nom. J'étais ainsi pour lui l'une des Mini-stars qui dansaient autour de la terre dans les années quatre-vingts. Mon frère Michaël était bien sûr Michael Jackson, bien que blond aux yeux verts. Et il a longtemps appelé mon plus jeune frère, haut comme trois pommes, Jordi. Pas toujours facile d'être épinglé par Dany… Il se présentait lui-même comme King Kong, en se frappant sans ménagement la poitrine et soulevant sans toujours mesurer bien sa force les enfants qui lui tournaient autour en criant. Des années plus tard, quand Dany rencontra mon mari, il l'affubla, espiègle, d'un « Harry Potter, toi ! » qui amusa beaucoup la galerie. J'étais quant à moi devenue Nana Mouskouri avec mes lunettes rétro. Le monde de Dany était drôle et malicieux, on était tous des stars. Dany a eu deux frères : Eddy (dit Barklay) et Christophe. A travers eux, Dany a été mon ouverture à la pop culture ! Et c'est sur ses claviers électroniques que j'ai pu jouer à tâtons les premiers airs que je chantonnais et attirer ainsi l'attention des adultes sur mes prédispositions pour la musique, même si en lieu de clavier, je reçus une flûte à bec. Dany était le fruit d'une jeunesse qui rêvait de danser, de s'apprêter pour la fête, et qui s'accommoda de sa vie, l'embellissant autant qu'elle le pouvait. Indépendante autant que possible. Colette a longtemps conduit le bus des écoliers, à une époque où les enfants glissaient sur de simples banquettes sans ceinture de sécurité. Elle s'est toujours coupé les cheveux elle-même. Son savoir-faire en a fait la coiffeuse à bon compte de toutes les têtes alentour : beaux-frères, oncles, voisins, neveux, cousines. Pas un d'entre eux non plus qui ne se soit vu habillé par elle (bonnets, pulls, mitaines, gilets, jambières, cagoules…) au gré des modes. On pourrait faire un beau catalogue des photos où l'on porte ses pièces. J'y penserai.

Dany a vieilli vite ces dernières années, même s'il a longtemps eu un âge indéterminé pour tous. Il a dû rejoindre une institution spécialisée et ne reconnaît plus très bien la maison quand il y revient. Colette tricote encore, et radote un peu. Ses mains tachées tremblent légèrement maintenant, ses hanches la font souffrir. Je pense à tout ce qu'elle a raconté avec ses aiguilles et ses pelotes que j'aimais l'aider à démêler et reconstituer en tournant la petite manivelle de la petite machine fixée au bord de la table, comme le taille-crayons qu'on avait l'interdiction d'utiliser sur le bureau du maître. Tous ces récits muets entrecroisés, cousus, noués, brodés. Et je me demande pourquoi je n'ai jamais réussi, moi, à tricoter plus de trois lignes.

■

Cafetière

Les beaux-parents insistaient de plus en plus lourdement pour offrir au jeune couple une machine à café digne de ce nom. En riant, complices, ils balayaient la proposition, se disant très satisfaits de leur cafetière italienne, et évoquaient d'une voix vibrante le parfum chaud du café qui se répandait dans l'appartement le matin. Ils poussaient la description jusqu'à vanter le doux chuintement de l'ingénieuse petite fontaine à or brun, si simple d'entretien. A la troisième offensive, la belle-fille s'inquiéta de qui prendrait en charge l'inévitable nettoyage régulier qu'imposait une machine à café. On lui assura qu'elle n'aurait pas à s'en inquiéter. Noël approcha en même temps que le beau-père, dissimulé avec la belle-mère derrière un énorme carton. Il fallut faire place à l'immense engin, et s'accoutumer au bruit tonitruant de sa vidange matinale, de même qu'à ses bruyants cafés frais moulus. Reconnaître qu'elle trouva vite son utilité, lui accorder un certain agrément. Admettre un degré supplémentaire d'embourgeoisement. Et rappeler de temps à autre à son principal usager la responsabilité qui lui incombait désormais.

■

La boîte de Pandore

Rien d'excitant dans cette chambre boisée, rectangulaire. Un lit simple, plutôt spartiate, un mobilier trop étriqué pour être invitant. Des posters du Petit Prince encadrés sur le mur. Le sort m'a attribué cette chambre par deux fois pour cet atelier d'écriture.

Seule touche sensuelle, la porcelaine du lavabo ancien, aux formes lisses et arrondies, profondes. Et un miroir, sur la porte de l'armoire, juste derrière l'embrasure de la porte. Si quelqu'un entrait sans s'annoncer, il la verrait ainsi, rêveuse, lascive, par la porte entrebâillée. Voir sans être vu, ou être observée et le savoir. Vieux clichés voyeuristes.

Elle passe mentalement en revue les hommes qu'elle a pu connaître. Sauf lui, qui s'est abstenu ce soir-là de la dévêtir alors qu'elle n'attendait que ça, jeune impatiente. Il s'était contenté de lui caresser très doucement le clitoris par-dessus la dentelle synthétique de sa culotte, jusqu'à ce que la tête lui en tourne. Elle s'était alors agenouillée devant lui et avait eu très envie d'ouvrir sa ceinture pour le prendre dans sa bouche. Mais il lui avait gentiment défendu d'ouvrir « la boîte de Pandore », selon ses termes, et il l'avait raccompagnée chancelante sur ses mules hautes avec lesquelles elle n'avait pas l'habitude de marcher. Elle était ensuite rentrée sous la pluie, sans ouvrir le parapluie qu'il avait tenu à lui tendre, les bras écartés pour mieux recevoir les baisers appuyés des grosses gouttes venant s'écraser sur sa face, sur sa gorge, dégoulinant chaudes dans son décolleté déjà humide de l'excitation des minutes précédentes. Elle était toute mouillée en arrivant chez elle.

Toutes ces années plus tard, entrerait-il aujourd'hui dans cette chambre si elle l'invitait à en pousser la porte pour explorer son corps et ses parfums les plus intimes ? Saurait-elle maintenant forcer ses résistances, abaisser ses barrages, baiser son visage avec une sensualité plus affirmée ? Entrerait-il en elle ? Ce désir inassouvi était d'autant plus intense. C'est peut-être l'expérience que l'esthète avait voulu offrir à la jeune femme qu'elle était alors. Elle se demandait si ce n'était pas à elle aujourd'hui de lui apprendre le goût de la pomme croquée l'automne, après l'avoir longuement contemplée, caressée, humée, désirée. Ses mains, ses lèvres, ses seins se tendent vers lui pour lui offrir sans entrave le fruit d'une jouissance aiguë.

Elle imagine qu'on toque doucement à la porte qui s'ouvre… on l'observe dans le miroir. Une voix chaude lui demande dans un souffle : « Je peux ? ». Il entre, lui prend la plume des mains et trace une ligne d'encre noire depuis la plante des pieds, en suivant le galbe arrière de la jambe, comme le faisaient les Françaises dans l'après-guerre sur leur peau nue, peinte, pour donner l'illusion d'une couture de bas. Elle tressaille quand il passe derrière ses genoux, puis il continue jusqu'au-dessus des fesses, et s'arrête dans le creux des reins. Tous deux ont vieilli, mûri, et pas forcément pour le pire, songe-t-elle. Les jeunes filles ont si souvent l'air de petites huîtres fermées. Elle a des perles et des saveurs marines à lui donner. Ils se goûtent, se lèchent, s'aspirent, ils ont eu faim et sont très curieux l'un de l'autre. Gonflés de cet ancien désir, ils roulent sur le plancher et…

On frappe à la porte : j'en avais oublié l'heure du repas. Vite, j'enfile mes baskets et rejoins le groupe déjà attablé, en commençant par avaler un grand verre d'eau devant les regards interrogateurs. J'essuie encore une larme noire comme de l'encre sous mon œil droit. Je ne terminerai pas ce texte afin qu'il ne vienne pas l'idée à mon héroïne de planter sa plume dans le thorax de cet amant trop délicat.

■

Communiqué de presse

Prix littéraire de la ville de Gruyères, c'est à vous !

La quatrième édition du prix littéraire de la ville de Gruyères aura lieu en 2016. Les prixseront remis aux lauréats lors de la Fête du Livre des 2 et 3 juillet 2016.

Le prix littéraire a été lancé en 2007 à l'occasion du dixième anniversaire de la Fête du Livre.L'objectif du concours est de susciter le goût de l'écriture, de promouvoir la créativitélittéraire et d'ouvrir l'accès à la publication aux auteurs primés ou remarqués grâce auxéditions de l'Hèbe, partenaire du prix littéraire.

L'édition 2016 s'adresse à deux catégories : les auteur-e-s jusqu'à 59 ans et les auteur-e-s de60 ans et plus. Les genres en sont cette fois le récit, le conte et la nouvelle avec, pourcontrainte, une liste de mots à intégrer dans le texte. La commune de Gruyères dote de 3000francs les prix des lauréats.

Les textes sont à envoyer à l'Office du tourisme de Gruyères (Rue de Bourg 1, 1663 Gruyères)jusqu'au 29 février 2016. Les détails des conditions de participation figurent dans un dépliantdisponible auprès de l'Office du tourisme de Gruyères. Renseignements également auprès deMme Elisabeth Butty (e.butty@bluewin.ch ou 079 238 32 09).

Héloïse Pocry

Née en 1984 dans une ville qu'elle préfère oublier, c'est à Vevey qu'elle vit depuis une décennie. Interdisciplinaire dans l'âme, cela se reflète dans sa formation, ses activités professionnelles et ses centres d'intérêt, ainsi que dans ses explorations artistiques. L'écriture est son moyen d'expression et de création privilégié, mêlant prose et poésie, préférant le format court qui va à l'essentiel. Ce sont les échos de la vie intérieure et les méandres de la mémoire qui l'inspirent et qu'elle essaie de sublimer dans les mots.

La Barquette

Cela fait une année complète que Ruedi Gygax est sur les traces de la *Barquette* de Jean Dupré. Toute une année à enquêter, mandaté par le bureau de l'art spolié de l'Office fédéral de la culture, sur les tribulations de ce chef-d'œuvre du seul représentant national de l'art fondamenteur. Toute une année à se demander si cette baignoire cabossée vaut la peine de dépenser tant d'argent et d'énergie. Mais bon, il a accepté le mandat. Alors, la localisation de l'œuvre volée enfin établie avec certitude, c'est avec soulagement que Ruedi Gygax ouvre la porte de la remise, si l'on peut appeler cet assemblage de planches inégales et vermoulues une porte. Le paysan l'a décadenassée avec réticence. Il doit être présent pour des raisons juridiques, comme Ruedi Gygax a tenté de lui expliquer.

Dans un bric-à-brac de ferraille, de matériel agricole et de pruneaux mis à sécher, cachée par des fûts de fruits en pleine fermentation (Ruedi Gygax ne demande pas au paysan s'il a une concession de distillerie, il n'est pas là pour ça), la *Barquette* est bien là. Enfin, ce qu'il en reste. Rongée par l'humidité, griffée par les outils métalliques stockés en vrac à l'intérieur, ses cabosses originellement artificielles ont maintenant l'air tout à fait authentique. Sur le rebord, l'inscription gravée « EU boatpeople rescue » écarte toute hésitation sur l'authentification de l'œuvre.

Ruedi Gygax n'a pas besoin de demander au paysan comment la baignoire artistique a pu être confondue avec une baignoire domestique bonne pour le rebut, il a identifié au cours de l'enquête les erreurs commises et les responsables à punir, à savoir l'équipe de convoyeurs (dont le conservateur adjoint) du Musée national suisse, qui a laissé sans surveillance la caisse sur mesure de l'œuvre dans l'entrepôt des réserves muséales, partagé pour cause de restriction budgétaire avec une entreprise de matériel et installation sanitaires.

Il sait déjà que le constat d'état qu'il va devoir établir pour répertorier un à un tous les dommages causés à l'œuvre, à destination de la restauratrice spécialisée en métal du musée, va lui prendre des heures. Chaque éclat d'émail, piqûre de rouille, griffure, coloration ou cabosse non-original devra être inventorié et simultanément reporté sur la grille, qui sera elle-même complétée par des photographies en annexe. Et puis il faut organiser dès maintenant le convoiement de retour de l'œuvre. Ruedi Gygax fait refermer la porte de la remise au paysan et appose des scellés en plus du cadenas, toute mesure dérisoire mais encore dissuasive pour interdire à quiconque et en particulier au paysan de saccager plus l'œuvre désormais sauve. Quelques coups de fil pour faire venir immédiatement le camion du musée avec la nouvelle équipe (l'ancienne a été virée au complet, bien sûr) et une caisse non plus sur mesure mais de conservation d'urgence.

Ruedi Gygax doit attendre plusieurs heures l'arrivée du camion et il demande une chaise au paysan pour patienter à côté de la remise, les scellés bien en vue. Il réfléchit encore (une année entière ne lui a pas suffi) à l'interprétation à donner à la *Barquette*. Doit-on s'arrêter à la dimension politique ? Invoquer la *Fontaine* de Duchamp ? Évoquer peut-être la dérision de ce recyclage militant à l'ère écolo et bien-pensante ? Parler de démocratisation pour cette appropriation sauvage d'une œuvre d'art par les classes populaires ? Désapprouver l'amélioration indéniable que ce recyclage populaire de recyclage artistique a apportée à une œuvre originellement trop lisse et univoque ?

■

La chute

Cela fait six mois qu'ils ne se sont pas vus, Alexandre et Myriam, six mois qu'ils se sont quittés sans que ce soit dit. Elle lui explique pourquoi elle l'a confronté il y a une demi-année, il lui avoue pourquoi il a paniqué alors, et tout est dit. Ils se retrouvent comme s'ils ne s'étaient pas quittés, comme s'ils s'étaient vus encore la veille, ils peuvent reprendre les discussions qu'ils avaient laissées où elles en étaient, lui peut recommencer à la faire rire au bout d'une bière, elle peut recommencer à le faire rire en retour à la deuxième bière. Et c'est l'évidence, on prend les mêmes et on recommence, le jeu de la séduction, c'est si facile, on a déjà fait la répétition, alors ils rejouent maintenant avec assurance la scène de la première rencontre sérieuse, celle où les corps s'effleurent et les mains se posent et connaissent déjà le dénouement, et oui, pourquoi pas se réinviter chez l'un ou l'autre pour la nuit, c'est vrai, où est le mal, juste une nuit, ils sont d'accord.

Alexandre est en voiture, Myriam à vélo, elle tient à faire le trajet à vélo, rentrer quand elle veut. Il l'embrasse avant le départ, l'envie qui explose en bouche, oui c'est sûr, quelle bonne idée ils ont là. Il la dépasse à toute allure avec sa voiture blanche, elle pédale comme une dératée, le désir donne un bon coup de pédale, record de vitesse battu.

Elle demande à utiliser la salle de bain, mais d'abord un baiser, alors la salle de bain cesse d'exister, d'ailleurs le monde entier aussi, un baiser a ce pouvoir-là. Un baiser embrasé, l'intention est claire, il ne s'agit pas d'un petit bisou d'amants apeurés par la nouveauté, où les langues se cherchent, parce que celles-ci se connaissent déjà par cœur, allons à l'essentiel.

Les mains baladeuses sont connues, les embrassades sont connues elles aussi, d'ailleurs il ne s'agit plus d'embrassade mais d'empoignade, sentir les rondeurs de la chair à pleines paumes, s'y agripper de toutes ses forces, parce que six mois, c'est fort long, on ne peut pas recommencer avec de la douceur, seulement avec de la ferveur. Ils tombent empoignés sur le lit, une chute de haut parce que dans ce cas de figure, on veut sentir l'onde de choc des corps atterrissant dans le moelleux trop moelleux du matelas, et on le connaît déjà si bien, ce matelas, qu'on sait qu'il ne va pas s'écrouler pour si peu.

Les mains ne sont plus baladeuses mais déshabilleuses, d'un seul mouvement toutes les couches en même temps, parce qu'on sait déjà ce qu'il y a dessous à caresser, à lécher et à mordre, nul besoin d'effeuillage prudent, allons à l'essentiel. Nul besoin de préliminaires supplémentaires non plus, ce sont les vraies retrouvailles que l'on veut, Alexandre est déjà à l'intérieur de Myriam. Ils savent déjà comment développer le plaisir de chacun, comment le faire durer en modulant le rythme, comment ouvrir un autre chapitre de la nuit en changeant de position, ils savent déjà lire sur le visage de l'autre où en est l'approche de l'orgasme, encore lointaine ou imminente. Ils savent déjà lire sur la peau de l'autre où se situe la dernière excitation à activer pour que le son indompté du pur plaisir ouvre les bouches.

Alexandre s'endort vite et Myriam à sa suite, mais le désir brûle encore les entrailles, il n'est pas satisfait, parce que six mois, c'est fort long, et il en faut bien plus pour être rassasié de chair. Les mains se cherchent à nouveau, et maintenant oui, ce n'est plus de la ferveur que l'on veut, c'est bien de la douceur, celle qu'ils partageaient avant et qu'ils aimaient tant. La douceur de prendre son temps, de redécouvrir que des baisers dans la nuque électrifient le corps de Myriam, de redécouvrir qu'Alexandre arrête de regarder Myriam quand sa propre jouissance devient paroxystique. La douceur de se demander à nouveau ce que l'autre ressent, cela a l'air si différent, de se demander à nouveau comment il est possible qu'avec elle, Alexandre sente une voracité si inlassable le tenailler, qu'avec lui, Myriam saute tant de fois de ciel en ciel qu'il lui faut bien longtemps pour retrouver le chemin de l'oreiller. Ils s'endorment serrés l'un contre l'autre, il reste peu de temps pour profiter de cette intimité, alors on n'a plus envie de faire de l'espace autour de soi pour dormir confortablement, on veut les dernières chaleurs, les dernières odeurs, allons à l'essentiel.

Alexandre et Myriam sont tombés l'un sur l'autre pour finir de se quitter d'avant, pour mieux se retrouver une nuit tombée et mieux se quitter de nouveau, ils sont tout de suite tombés d'accord. C'est bien comme cela qu'ils devaient se quitter finalement, sur un ultime coup de cœur qui retire au corps ce qu'il restait encore de désir, qui purge leur histoire commune des relents de récriminations par un ultime partage de l'indicible.

■

J’irai danser sur ma tombe

Quand je serai morte, je ferai une danse de la victoire sur ma tombe, un grandiose ballet défoulatoire, une véritable débandade de joie, je sauterai partout comme un cabri, et comme je n’aurai plus de masse ni de poids, je ferai des bonds prodigieux, des sauts périlleux et de délirantes acrobaties à mi-chemin du sol et des nuages, bref, ce sera l’éclate totale.

J’aurai dit adieu pour de bon à mon pauvre petit corps dans sa tombe, ou plutôt non, je ne veux surtout pas de tombe, que personne ne puisse venir me rendre visite, je veux qu’on me laisse partir, que surtout personne ne me retienne, parce que je serai tellement en liesse d’avoir quitté les vivants, enfin !, que personne ne devra gâcher mon plaisir, surtout pas un vivant. Je n’aurai pas de compassion pour ceux qui me pleureront de regret, parce qu’à ce moment-là, j’aurai épuisé toute compassion et tout regret, et je remercierai ceux qui penseront à moi de temps à autres sans aucun chagrin, ce sont eux qui m’auront réellement comprise.

Je ne sais pas si j’aurai assez profité de la vie, comme on dit à tort et à travers, d’ici ma mort, mais alors je vous garantis que la mort, je vais en profiter à fond. J’irai faire des grimaces et des singeries dans les rues de toutes les villes du monde, et je regarderai ces grouillants labyrinthes avec un grand éclat de rire, un fou rire même, de ne plus y être prisonnière. Je gambaderai toute nue comme une âme partout sur la planète, dans les forêts, les déserts, et je ferai la ronde du feu sur tous les volcans sans me brûler, et je me baignerai dans toutes les rivières et toutes les mers parce que sans corps je pourrai aimer l’eau froide. Je partirai en vacances dans l’espace, je visiterai la galaxie d’Andromède et la nébuleuse d’Orion, et peut-être même d’autres univers. Je sifflerai toute la journée, et toute la nuit aussi, et je chanterai à tue-tête, parce que je saurai enfin siffler et chanter. Je passerai mon temps à regarder, observer, et tout sera égal, je ne serai plus que contemplation.

Mais après cette euphorie qui durera plusieurs millénaires tout de même, tant de danses et de chants à célébrer de ne plus être, il s’agira de retrouver un peu de sérieux, oui parce que c’est sérieux la vie et la mort, il y a des destins à choisir.

Alors pour ma réincarnation, parce que cette hypothèse me semble assez logique si l’on observe les cycles de la nature, pour ma réincarnation, je vous le dis tout de suite, je veux être quelque chose qui ne bouge pas, qui ne parle pas, un objet massif qui est là et puis c’est tout, quelque chose d’ontologiquement ultrasimple, quelque chose de reposant. Après toute une vie humaine à me démener et plusieurs millénaires d’âme légère, j’aurai besoin de me reposer. Tiens, un gros rocher sur une montagne, cela fera parfaitement l’affaire, tout en haut au sommet pour avoir une belle vue, tant qu’à faire. Une aiguille de l’Himalaya, la tête tout le temps dans les nuages. Ou peut-être une aiguille des Dents du Midi, revoir encore mon Léman. Je serai un gros rocher qui prendra la pluie, la foudre, la bise, la canicule et la neige de la même manière, parce que je serai calmée, je serai là pour ça et n’aurai rien à craindre ni à espérer. Je prendrai tous les éléments en pleine figure et je rirai aux éclats, des éclats délirants, fracassants d’apothéose, une bonne averse ou un gros coup de soleil me feront l’une comme l’autre jouir d’être là. Je serai tout le temps heureuse parce que j’aurai toute la paix pour moi, je n’aurai plus besoin d’être forte, ni fière, ni insolente, ni de parcourir l’univers gaiement, ni de faire des pieds de nez à l’humanité, parce que je serai faite de roc et cela suffira, à tout, et surtout à rien.

■

Miguel Moura

La lumière fut en 1977, en Normandie en France. Les vignes, les patates et la terre jusqu'au cou. Huit ans plus tard, Miguel Moura se retrouve au Portugal, son pays d'origine. Il y passe quelques années avant de partir pour la Suisse. Il accomplit la fin de sa scolarité à Estavayer-le-Lac. Il travaille comme cuisinier, puis se consacre à l'organisation de rencontres littéraires Tulalu!? C'est en 2008 qu'il a initié ce rendez-vous culturel qui réunit dans un même élan performances, lectures vivantes, discussions avec le public et musiciens autour d'une thématique, d'un auteur ou d'une œuvre. Les questions, il aime les chercher autant que les poser et c'est dans cette dynamique que l'idée de Tulalu!? est née. «On devient écrivain en n'écrivant pour personne et sans raison.». Une phrase lue dans «l'Analphabète» d'Agota Kristof. Il y rajoute: en discutant avec des écrivains...

La confiture

Elodie referme la porte et met un terme à une journée sans fin. Trois-quarts d'heure de solitude avant que ses trois amours ne la harcèlent. Allongée sur son canapé Elodie se détend et savoure le silence. La sonnerie l'arrache d'un presque sommeil. C'est la voisine. Elle s'incruste. Elle s'ennuie. Elle aime faire plaisir. Elle aime les enfants. Elle n'a rien à faire. Elle fait partie du troisième âge. Elle leur apporte cette fois des confitures faites maison. Elle n'est jamais à court d'idées. Elle offre tout ce qu'elle peut en espérant en échange récolter de la sympathie, de la reconnaissance ou juste un peu d'attention de la part de la petite famille d'Elodie. En discutant avec la voisine, Elodie, se demande comment sauver ses trois-quarts d'heure de silence quotidiens. Le seul moment à elle. Elle l'écoute d'une oreille. Son diabète. Elle n'a pas pu goûter la confiture. Elle espère qu'elles sont bonnes. Elodie revient à elle se lève prend une cuillère dans le tiroir. Ouvre le pot et plonge la petite cuillère remplie de confiture dans sa bouche. Son goût est indéfinissable. Elodie se demande même si ce n'est pas une confiture achetée et s'inquiète une seconde que son plan ne fonctionne. Elle se lance. Fait la grimace. Et la recrache dans le lavabo. La pauvre dame regarde Elodie horrifiée. Elodie en profite pour se sentir pas très bien et mettre sa voisine un peu trop encombrante à la porte. Elle revient le cœur légèrement serré et coupable. Avec ses doigts elle se sert à nouveau. - C'est dommage, se dit-elle. La confiture est bonne.

■

L’attente.

Elle attend son retour allongée sur un simple matelas fixant les crochets au plafond de la chambre dépourvue de mobilier. Elle se redresse dos au mur, assise elle étire ses jambes. Elle sait que ça fait pas mal. Mais l’appréhension est là. Elle sait qu’elle ne risque rien qu’elle peut partir quand elle veut. Mais elle ne sait plus vraiment ce qu’elle voulait. Elle est tétanisée d’excitation rien qu’à y penser. Au vu des outils éparpillés sur le sol de la pièce ses connaissances et ses possibilités sont multiples. Elle était belle sa performance avec cette femme dans cette boite sur scène il y a un mois. Elle l’entend de l’autre côté de la porte. Il va rentrer d’un instant à l’autre. Elle a perdu son assurance. Elle essaye de mimer son allure du début, de son arrivée, mais il n’y a plus rien à faire. Maintenant faut se laisser faire et s’abandonner. Elle revoit les cordes, ses gestes, la femme se faisant attacher, l’électricité statique qui traversait la salle. Elle n’en peut plus qu’est-ce qu’il fait. Elle enlève ses chaussures, les chaussettes, le pantalon, se ressaisit et remet son pantalon. Elle glisse un doigt dans sa culotte et sonde sa sensibilité. Qu’est-ce qu’il va faire. Ou plutôt l’idée lui vient seulement maintenant, ne pas faire. Elle se remet sur le matelas et prend une allure décontractée. La porte s’ouvre. Une femme rentre. C’est la femme qui était sur scène. Ce n’était pas prévu. Elle est gênée. Et se sent trahie. Elle est belle. Joliment habillée. Il rentre à son tour. Elle se lève. Le regarde avec sévérité. Ça ne l’intéresse plus.

■

La déposition.

Ma femme est décédée. Son enterrement c’était la semaine passée. Un ami m’a invité à me changer les idées chez lui. On a bu. Et oui on a pris des drogues également. J’ai pas l’habitude d’en prendre. Mais là ça faisait du bien. Oui ! C’est moi qui ai proposé d’aller en acheter aux Pâquis. Il y avait des gens que je connaissais pas. J’ai pris les clés j’ai rien demandé. Suis parti avec. Je me suis dit que j’allais faire vite. Que personne ne s’en rendrait compte. J’ai pris une bouteille avec moi. C’était pas loin. J’allais faire vite. Je sais conduire. Même si j’ai pas de permis. Mon permis n’est pas valable en Suisse. Mais j’ai passé un permis dans mon pays. Je sais conduire. Cette voiture n’est pas à moi. Je sais même pas à qui elle est. Je connais même pas à qui elle est. Non je ne peux pas vous dire où ils sont. C’est un ami. Il sait pas que j’ai emprunté la voiture. Il sait pas qu’elle est volée non plus. On lui a prêté, des gens qu’on ne connait pas vraiment. C’est certainement eux qui l’ont volée. Moi je l’ai juste empruntée pour faire ma course. C’est moi qui voulait des drogues lui n’y est pour rien. Je veux pas vous donner son adresse. Vous comprenez. Il n’y est pour rien. C’est ma faute. La voiture je l’ai prise sans rien demander à personne. Mon permis n’est pas valable dans votre pays mais j’ai un permis. Ces gens ils sont partis maintenant. Ils lui ont proposé de lui prêter la voiture. Il en avait besoin. Mais ils sont partis maintenant. Il y a encore du monde. Mais je peux pas vous dire où c’est.... ils ont été gentils avec moi. Ma femme est morte c’est dure vous savez. Ils ont voulu me changer les idées. Et les gens de la voiture sont partis. Et mon ami c’est pas de sa faute. C’est moi qui ai eu cette idée. Vous pouvez pas m’obliger à le dénoncer. Je veux pas le dénoncer. Ma femme est morte vous savez c’est terrible. J’ai commencé à boire mais c’était pas loin... et je contrôle encore ... c’est pas la faute à mon ami ... il a été gentil avec moi je peux pas lui faire ça... Vous pouvez pas me demander ça ... je peux pas vous dire où c’est ... je peux pas faire ça. Suis parti et j’ai rien dit. Je peux pas lui faire ça. Il a été gentil avec moi. Et ça m’a fait du bien… Non je peux pas vous le dire …

■

Avec toi c’est toujours pareil

tu veux toujours avoir raison
tu n’écoutes pas les autres
tu ne penses qu’à toi
il n’y a pas que toi
tu pourrais faire un effort

écoute, je travaille toute la semaine
j’ai besoin d’avoir la paix
j’ai du bruit dans la tête
tout le monde me fait chier au travail
j’ai besoin de calme le dimanche

c’est quand même pas de ma faute, ni celle des enfants
je te l’avais dit, on n’était pas obligé
on aurait pu s’organiser autrement, j’aurais pu travailler aussi
et pour moi c’était pas nécessaire tous ces achats et ces crédits
surtout si c’est pour mener cette vie pendant 30 ans

Ah ! J’y crois pas...C’est pour toi que je me suis sacrifié
et c’est comme ça que tu me remercies
t’as tout ce que tu voulais
des enfants et une belle maison pour les élever
et maintenant tu me fais un caca nerveux

moi un caca nerveux non mais t’arrêtes tout de suite
tu ne me parles pas comme ça,
si tu te sacrifies pour qu’on te foute la paix et
pour qu’on se prosterne devant toi avec une infinie gratitude
tu peux arrêter tout de suite

Avec toi c’est toujours pareil t’es jamais contente.
tu as tout le temps que tu veux pour élever tes enfants
et avoir une vie paisible à la maison et avec tes amis
tu imagines la chance que tu as
c’est pour toi pour vous que je travaille si dur

oui oui bien sûr

et tu voudrais que je te masse les épaules quand t'arrives à la maison le soir
que je me lève le matin avant toi pour te faire le petit déjeuner avant que tu partes
en fait t'as juste besoin d'une femme de ménage un peu améliorée
j 'ai envie de vivre de faire des choses moi aussi.

c'est pas possible. Qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu pour écouter de telles imbécilités.
c'est toujours pareil, mieux on veut faire et plus on fait et plus les gens s'en foutent
tu sais très bien que je t'aime, que je vous aime plus que tout
je ne veux que ton bonheur,
tu peux faire tout ce que tu veux t'es à la maison t'as tout le temps

Ah oui ! Et je me prends un amant pour qu'il me fasse tout ce que tu me fais plus ?

L'arbre

Je suis l'arbre dont les racines s'enfoncent et se répandent dans la terre à la recherche d'autres racines avec qui les entremêler.

Seul, le vent me fait souffrir. Je sens pourtant pas si loin leur présence. Mes semblables. Je suis trop aimé par les humains. Ils aiment ma présence. Ils m'aiment isolé... au milieu de leur ferme entourée d'une clôture... ils prennent soin de moi et m'empêchent de mourir. Ils empêchent également qu'une autre vie vienne s'installer près de moi… car je suis tristement beau isolé au milieu de leur ferme… car je suis utile à la ferme… j'aimerais au moins pouvoir espérer que la ferme brûle que l'homme meure… mais les jeunes enfants partagent à mon ombre leur premier baiser… d'autres construisent leur plus beau souvenir à dos de chevaux tournant autour de moi… c'est sans fin comme ma vie sans mes semblables que je sens pas si loin. La foudre me délivrerait bien de cet enfer, mais sans elle je suis condamné à vivre seul au milieu de cette ferme seul sans mes semblables avec ces humains qui prennent soin de moi et qui m'empêchent de mourir.

Les contemporains...

Ils sont bien équipés.
Ils ont tout comme les vrais.
Sur leurs vélos ils y croient.
L'hôtel, ils y arrivent enfin.
Sept messieurs déguisés en cyclistes débarquent.
Sept vieux potes, qui habillent comme ils peuvent le temps qui passe.
Ils ne savent plus quoi inventer pour quitter leurs femmes.
Insupportables depuis qu'ils ne travaillent plus.
Enfin seuls.
Ils retrouvent leur allure de presque papys.
Il fait beau sur la terrasse, c'est l'heure de l'apéro.
L'année d'avant ils sont partis en Afrique.
Déguisés en chasseurs.
Ils ont dû taire leur exploit.
Enfin, ils se sont rendu compte après coup qu'ils ne pouvaient en inventer.
Ils sont contents.
Ils ne se sont pas pris la tête cette année.
Pas besoin de partir bien loin pour avoir la paix.
Ils sortent les pipes.
La bière arrive.
Sous le soleil ils se prélassent.
Les vieux potes trinquent.
Ils trinquent à la mémoire de Jérôme.
Emporté il y a peu par un cancer.
Ils s'échangent leurs souvenirs.
Et en taisent d'autres.
Quel merveilleux malheur.
Se dit Antoine au fond de lui.
Il ne devra pas rembourser la somme d'argent que Jérôme lui a prêtée.
Marc apprécié le calme.
Il ne peut le dire mais c'est bien plus agréable sans Jérôme.
Ses blagues salaces il est content de ne plus les entendre.
Arthur est légèrement mal à l'aise.
Il n'a pas attendu que Jérôme soit mort pour coucher avec sa femme.
Il a prétendu devant ses potes que la moto, c'est Jérôme qui l'a lui avait offerte.
Fred a le cœur amer.
Que Jérôme ne lui ait pas légué sa moto.
Il la lui avait pourtant promise.
Mathieu est toujours jaloux de Jérôme.
Même mort il occupe toute l'attention.
L'année prochaine ça ira peut-être mieux
Edgar regrette Jérôme.
C'était le seul qui riait de bon cœur à ses blagues.
Il se sent un peu à part sans lui.
Pierre, c'est lui cette année qui organise la sortie.
En hommage à leur ami.
Il a décidé d'inviter les épouses à les rejoindre pour le repas du soir
Pierre reboit une gorgé de bière avant d'annoncer son initiative...

■

Pépiniériste

par Eugène, écrivain

Deux fois trois jours ! La Fondation Studer/Ganz organise six jours d'atelier d'écriture.

Les participants écrivent toute la matinée suivant les consignes d'un des deux animateurs ; à midi on discute souvent de bouquins lus récemment ; l'après-midi les participants écrivent suivant les indications de l'autre animateur ; le soir, on parle de pièces de théâtre vues dernièrement ; au petit déjeuner, on cause d'un fait divers étonnant qui serait une bonne base pour un roman. Et on continue…

Dans une vie normale, il est extrêmement rare de consacrer autant de temps et d'énergie à l'acte d'écrire. C'est rare et précieux.

Durant les ateliers, les participants explorent une nouvelle pratique littéraire et éventuellement l'adoptent pour un futur projet. Une thématique peut entrer très fort en résonnance avec l'histoire intime d'un participant et lui donner envie d'écrire sur ce sujet plus tard. Tant de réactions différentes sont possibles !

Il faut voir l'atelier d'écriture comme une pépinière.

A chaque fois, les réponses littéraires aux contraintes que je donne m'interpellent, me questionnent. C'est pourquoi j'aime tant animer des ateliers. Je suis pépiniériste : je nourris autant que je suis nourri. ■

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéro double, persil 104 - 105, novembre 2015
les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.
fr abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil Président: Daniel Rothenbühler, Vice-président: Dominique Brand,
Secrétaire: Vincent Yersin, Caissier: Daniel Kamponis,
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien: **de la Fondation Jan Michalski, de Sandoz - Fondation de famille, de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros, de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture et du Canton de Vaud.** Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. **tirage: 1200 exemplaires**